

# Citizen Katalan

FRANÇOIS MUSSEAU

LIBÉRATION

Médias 22 janv. 11h17

*Jaume Roures. A l'heure où la presse françaiseangoisse, ce Barcelonais de gauche, 58 ans, prouve qu'on peut créer un groupe de médias florissant... en Espagne.*

Celui que certains décrivent comme le «Rupert Murdoch espagnol» - même s'il est catalaniste et de gauche - surprend aussitôt. S'il ne recevait pas dans le lobby d'un chic hôtel madrilène, Jaume (prononcer «Jaoma») Roures ne présenterait aucun signe extérieur d'un magnat des médias et du cinéma. Pourtant, son ascension est fulgurante. Il a produit le Vicky Cristina Barcelona de Woody Allen et financera les trois prochains films du cinéaste new-yorkais. Il a damé le pion au tout-puissant groupe Prisa (El Pais, Canal + Espagne, Radio Ser...) pour l'obtention des très lucratifs droits de retransmission des matchs de foot. Sexta, la dernière-née de ses chaînes hertziennes, est la seule à voir son audience grimper. Il a produit un quart des émissions en prime-time du petit écran espagnol cette dernière décennie. Et, pour ne rien gâter, son tout jeune Público s'est installé parmi les quotidiens nationaux de référence.

A la tête de cet empire, le groupe Mediapro, il y a un homme d'apparence modeste et taciturne, qui reçoit en toute simplicité dans ce hall d'hôtel. A notre arrivée, il a déjà lu une bonne demi-douzaine de journaux, attablé en solitaire, sans ce blindage habituel qu'exhibent les patrons influents. Pendant une bonne heure et demie, Jaume Roures se

rend vraiment disponible. Son BlackBerry vibrera avec insistance, il jettera parfois un œil vague sur l'écran, mais ne décrochera pas. Il écoute avec attention, plutôt avare de paroles. Il porte des chaussures de type Kickers, un pantalon et une chemise en jean informels et un gilet marron foncé. Son front dégarni et ce cheveu frisé gris-blanc tombant vers l'arrière lui donne un faux air de scientifique fantasque. Jamais de costume, de mocassins. Ni de chauffeur («Ce serait ridicule, j'aime conduire»), ni même de secrétaire («Je sais passer un coup de téléphone moi-même»). Un luxe, au moins ? «Je possède juste un bateau avec un ami», semble-t-il s'excuser.

D'ailleurs, Jaume Roures ne se voit pas en patron. Sur sa carte de visite, aucun titre ni fonction n'accompagnent son nom. Lorsqu'il parle de Mediapro, la société de communication qu'il a fondée il y a quatorze ans et dont il possède toujours un tiers des parts, il ne dit jamais «je», mais «nous». «Nous n'avons pas de président, ni de directeur général, ni de choses comme ça. Chacun fait ce qu'il a à faire, c'est bien plus simple.» Mediapro, toutefois, n'a rien d'une ONG, avec ses 800 millions d'euros de chiffre d'affaires et ses 2 000 salariés. «Melan» (son surnom, de mélancolique) est une poigne d'efficacité dans un gant de discrétion. Un timbre de voix presque éteint, jamais un mot plus haut que l'autre : «Je ne m'énerve pas. Quand je n'aime pas, je pars.» Une vie privée cadenassée : il dira juste qu'il a trois enfants, de deux femmes. De toute façon, cet enfant adoptif né dans le vieux Barcelone, dont le père est mort d'un cancer, déteste faire pleurer dans les chaumières. Son actuelle compagne travaille à TV 3, la télévision autonome de Catalogne. C'est là, entre 1984 et 2001, que Jaume Roures se fait les dents et montre ses talents. Sérieux, méthodique (même si son bureau barcelonais serait, dit-on, un foutoir de journaux et de livres) et terriblement efficace : la

parfaite incarnation du seny, le proverbial pragmatisme catalan. A TV3, ce chef de production fait grimper la télé catalane au top. Ses dons pour s'entourer de gens influents et pour empocher de gros contrats font merveille. Dans le cercle des proches figurent le chef du gouvernement, Zapatero ; Allen, bien sûr (il dit «Woody») ; le footballeur Johan Crujff (le grand manitou du FC Barcelone) ou le patron de la F1, Bernie Ecclestone, auprès duquel il a obtenu l'exclusivité de la retransmission des grands prix pour l'an prochain. Quant au foot espagnol, il en est devenu un ténor avec l'obtention des droits télé. Avec tout ça, Jaume Roures est un homme occupé. «Mais attention, précise-t-il, je ne travaille pas, je milite.» Loin de renier son passé trotskiste à Barcelone - sa jeunesse militante au sein de la LCR et de la IVe Internationale -, il le revendique pleinement. Et ne cache pas que sa fille aînée, Montserrat est née au Nicaragua, en pleine révolution sandiniste. «Mes idées n'ont pas changé d'un pouce. L'actuelle crise prouve la faillite du capitalisme et donne une actualité à Marx.» Jaume se montre chatouilleux lorsqu'on l'asticote sur l'étrange cocktail «marxiste invétéré - requin des affaires». «Pourquoi un communiste ne pourrait-il pas penser à manger ? C'est drôle, on ne soumet pas ce genre de paradoxe à un catholique. Et de toute façon, je fais de l'argent pour servir mes idées.»

Ses bénéfiques ont servi à lancer un journal de gauche, Publico, encore déficitaire, et à produire une majorité de films «idéologiques» à la fibre sociale, du Comandante d'Oliver Stone (documentaire sur Fidel Castro), à Salvador de Manuel Hueriga (sur l'anarchiste catalan Puig Antich, exécuté sous Franco, en 1974) en passant par la Vie secrète des mots, de la Catalane Isabel Coixet (sur les viols en Bosnie). Et Woody Allen là-dedans ? «Lui, en plus de son talent, il dépeint aussi, certes sur le mode individuel, la crise morale d'une société qui naufrage.» Une forme

d'engagement vue comme une continuité pour cet homme d'humble extraction, obligé de quitter l'école à 12 ans pour entrer dans une imprimerie. Au cours de sa jeunesse marquée par la rébellion militante, Roures séjournera «six ou sept fois» dans les geôles franquistes ; deux ans au total. «J'y ai appris beaucoup, je dévorais des livres, je réfléchissais, je jouais aux échecs et au tennis-fronton.» Notre introverti décoche un sourire, enfin. Même s'il refusera de «poser» pour le photographe. Le regard de «Melan» s'illumine, presque complice. Sous la carapace de l'homme d'affaires tranchant - que d'aucuns qualifient d'«impitoyable» - apparaît un autre pan, moins lisse et plus humain. Celui de l'intellectuel prisant les joutes d'idées et les citations ; du lecteur vorace de Trotsky et d'analyses sur le monde en devenir ; du dévoreur de romans de John Le Carré, du catalan Quim Monzó ou de Garcia Márquez.

Cet anticlérical a néanmoins foi en sa Catalogne. Jaume Roures a la fibre nationaliste, il ne s'en cache pas : «Je suis favorable à un référendum d'autodétermination auprès des Catalans. C'est important de se prononcer, même si, au final, il est probable que j'opterai pour rester dans le giron espagnol.» En guise de clin d'œil, il glisse : «La liberté, c'est la connaissance de la nécessité». Il dit supporter difficilement la «droite réactionnaire» et cette culture politique «marquée par l'intolérance, l'absence de dialogue et de respect pour l'autre». En bonne partie, reconnaît-il, un héritage de la dictature franquiste. A ses yeux, l'identité catalane se démarque nettement du reste de l'Espagne. «Nous sommes un peuple de mille ans d'histoire, doté d'une langue littéraire riche et d'une grande ouverture d'esprit.» Et d'un grand club de football, le FC Barcelone, aurait pu ajouter ce culé (supporter du Barça) convaincu. Mais personne n'a encore jamais surpris ce grand timide dans les gradins du

Camp Nou. «On voit quand même mieux à la télé !» Il nous salue. Il doit partir militer.